

poésie

LE CANTIQUE DE L'ÂME

D'après *Le Cantique des Cantiques*
(Bible de Jérusalem)

Krystyna Umiastowska



HYPALLAGE
EDITIONS

Du même auteur

Au fil des saisons

(Poésie, Hypallage Editions, 2014)

Statisme et mouvement
dans le premier théâtre de Claudel
(Essai, Hypallage Editions, 2014)

Essai de poésie expérimentale
(Poésie, Hypallage Editions, 2014)

Une saison au purgatoire
(Nouvelles, Hypallage Editions, 2014)

Krystyna Umiastowska

LE CANTIQUE DE L'ÂME

D'après *Le Cantique des Cantiques*
(Bible de Jérusalem)

(poésie)

Hypallage Editions

Hypallage Editions

16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 7 mars 2014

Prix : 4,75 €

© 2014 Hypallage Editions

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37107-013-4

Sommaire

<u>Du même auteur</u>	02
<u>Mention légales</u>	04
<u>Prologue</u>	06
<u>Premier poème</u>	07
<u>Second poème</u>	12
<u>Troisième poème</u>	17
<u>Quatrième poème</u>	24
<u>Cinquième poème</u>	30
<u>Épilogue</u>	38

Prologue

LA BIEN-AIMEE

Qu'il me baise des baisers de sa bouche,
Que ses lèvres m'effleurent sur ma couche.
Tes amours m'enivrent plus que le vin,
Et combien m'ensorcellent tes parfums.
Je murmure ton nom quand tu te penches,
Ce nom est comme une huile qui s'épanche.
Toi qui des vierges enflames tout l'être,
Des jeunes filles du cœur es le maître.
Entraîne-moi sur tes pas et courons !
Dans le palais du roi nous entrerons.
À jamais tu seras notre liesse,
Pour toujours fleurira notre allégresse.
Tu m'as gardée en tes appartements.
Tu verseras sur nos amours fervents,
Prélude à des transports plus grands, le vin.
Ô combien de t'aimer il n'est pas vain !

SOMMAIRE

Premier poème

LA BIEN-AIMEE

Sur mon visage cuivré,
Ne voyez point de souillure,
Car du soleil la brûlure
A noirci ma peau hâlée.
Ne voyez que ma beauté,
Filles de Jérusalem,
Malgré mon teint basané,
Je désire que l'on m'aime.
Mes frères, levant la voix,
Me confièrent les vignes,
Car ma pauvre vigne à moi
Je n'en ai pas été digne.
Ô toi que mon cœur chérit,
Rassure-moi de tes mots.
Lorsque l'heure de midi
Accablera le troupeau,
Que feras-tu des brebis
Pour leur donner le repos ?
Que je cesse d'être errante,
Perdue parmi les moutons
De tes nombreux compagnons.
C'est pour toi que mon cœur chante.

LE CHŒUR

Ô la plus belle des femmes,
Quand s'interroge ton âme,
Laisse-toi mener encore

Vers le lieu que tu ignores.
Suis les traces du troupeau,
Mène paître les chevreaux,
Là où demeurent les pâtres,
Où le feu brûle dans l'âtre.

LE BIEN-AIME

Ô ma douce bien-aimée,
Laisse-moi te comparer
Aux chevaux de Pharaon
Aux brillants caparaçons.
À leurs courses en cavale,
La crinière dans le vent,
Le char du roi emportant
De leurs galops dans le val.
Combien belles sont tes joues,
Sous le hâle encor' vermeilles,
Entre les boucles d'oreille
Et les colliers de ton cou !
Sa courbe nous ornerons
De globules en argent.
À tes lobes fixerons
En or très pur des pendants.

DUO

– Le roi est dans son jardin.
Je distille le parfum
Qui se mêlera au sien
En exquis nectar divin.
Le roi entre en son enclos.
Les effluves de sa myrrhe

Ma valériane attirent.
Dans les vignes le repos
Trouve enfin mon bien-aimé
Entre mes deux seins lové,
Comme une grappe de cypre
Parmi les coteaux de Chypre.
– Ô ma toute belle,
Ô ma tant aimée,
Montre tes prunelles
À ton bien-aimé.
Telles des colombes
Aux couleurs de l'onde,
Leurs reflets abondent,
Tous les tons s'y fondent.
– Combien ta beauté,
Ô mon tout aimé,
Et tes traits tout lisses
Me sont un délice.
Parmi la verdure,
Notre lit de mousse.
Sa fraîcheur perdure,
Nos amours m'y poussent.
– La maison je bâtis.
Les poutres du logis
Sont de cèdre poli,
De cyprès les lambris.
– Je fleuris à présent.
Je suis pour mon amant
De Saron le narcisse,
De la vallée le lys.
– Se dressant tel un lys,

Emergeant des chardons,
Mon amour, mon délice,
Jaillissant du foulon.
Parmi les jeunes femmes,
Pâles, flétries, sans flamme,
Tu es ma bien aimée,
Tu es toute beauté.
– Vigoureux pommier
Au milieu du verger,
Tel est mon bien-aimé
Parmi les ronciers.
À son ombre désirée,
Je me suis assise,
Et son fruit m’a procuré
Sa saveur exquise.
Parmi les jeunes hommes,
Aucun ne l’égalait.
Il m’a offert la pomme,
Douceur à mon palais.
Alors je l’ai suivi,
Me suis laissée mener.
La fraîcheur du cellier
Nous aura accueillis.
Sur le terrain conquis,
Il planta son enseigne.
Mes tranchées abolies,
Voilà que mon cœur saigne.
De l’amour l’étendard
M’a su percer le cœur.
Mon amant de son dard
M’a laissée sans vigueur.

De gâteaux de raisin,
Et de pommes lustrées,
Mon âme ranimez,
Rendez-moi un corps sain.
Son bras gauche est sous ma tête,
Me faisant un coussin.
Son ardeur me met en fête,
Et sa droite m'étreint.
– Oyez, je vous en conjure,
Filles de Jérusalem,
Mon amour toujours très pur
Dans son sommeil encor' m'aime.
Surtout, ne l'éveillez pas !
Laissez dormir mon amant,
Son repos ne troublez pas,
De par les biches des champs.
Par les gracieuses gazelles,
Laissez-le dormir.
Ce n'est pas encor' l'appel
De son bon plaisir.

SOMMAIRE

Second poème

LA BIEN-AIMEE

Mon bien-aimé j'entends.

Oh, le voici qui vient !

Il bondit comme un faon,

Il jaillit tel un daim,

Traversant monts et combes,

Volant vers sa colombe !

Son pied léger ne foule,

Tant sa course est rapide,

Qu'à peine l'herbe aride

Et les pierres qui roulent.

Il franchit les coteaux,

Sautant dessus les monts,

Traverse en quelques bonds

La colline et les eaux.

La voici, ma gazelle,

Voici mon étalon !

Je l'attends toute frêle,

Tremblant dans la maison.

Le voilà qui se tient,

Caché dans le jardin,

Il épie par la treille,

À la fenêtre veille.

Et soudain, il appelle.

Il me dit : « Ô ma belle,

Bien-aimée, lève-toi !

Oh, oui, viens donc à moi.

Voici l'hiver passé,

Les pluies ont disparu
Les fleurs sont apparues,
Et la terre a séché.
J'entends la tourterelle
Qui tendrement roucoule.
La terre se fait belle
Sous les pas qui la foulent.
Oui, voici le printemps,
La saison dont le chant
Bruit parmi les feuillages,
Effleure le treillage.
Partout de gais refrains,
Partout des airs joyeux,
Partout d'exquis parfums,
Aux mélanges heureux.
Car la vigne déjà
Pour nous se met en fleurs,
Et le figuier là-bas,
Déployant son ampleur,
Forme ses premiers fruits.
Lève-toi, il est temps !
Ma belle, viens ici,
Ma bien-aimée, viens-t'en !
Accours vers ton aimé,
Cesse de te cacher.
Oui, montre ton visage,
Ne sois pas tant sauvage.
Mais tu te fais rebelle,
Ô toi, ma toute belle,
Lovée dans le rocher,
Dans les coins escarpés.

Ma fiancée farouche
Fais jaillir de ta bouche
Ta douce voix de miel
Où es-tu ? Je t'appelle...
Car ton charmant minois
Me demeure insoumis.
Ton beau visage ami
S'efface dans la nuit. »
Petits renards, fuyez,
Je veux vous attraper !
Vous ravagez les vignes,
De leurs fleurs n'êtes dignes.
Mon amour est à moi,
Et moi je suis à lui.
Son troupeau il conduit,
Sous la lune côtoie
Les belles fleurs de lys.
En un champ de délices,
Il veille les brebis.
Moi, pour lui seul je vis.
Avant que le zéphyr
Ne dissipe les ombres,
Et que de la nuit sombre
Le puissant élixir
Cesse au lever du jour,
Et que le sortilège
Soudain se désagrège,
Reviens, ô mon amour !
Et fais-toi jeune faon,
Fais-toi tendre gazelle,
Ô mon amour brûlant,

Ô toi qui m'ensorcelles,
Bondissant sur les monts,
Franchissant les torrents,
Sautant en quelques bonds
De Bétèr les hauts flancs !
Sur ma couche, la nuit,
J'ai tant cherché celui
Dont mon cœur est épris,
Qui mon âme a ravi.
J'ai cherché mon amour
Mais ne l'ai point trouvé !
Dans les rues, dans les cours,
Les places, les allées,
Aussitôt mon lever,
Je parcourrai la ville,
Je chercherai l'aimé.
Or, ce fut inutile.
Car en vain j'ai cherché
Celui que mon cœur aime
Je ne l'ai point trouvé,
Ma recherche fut vaine.
J'ai cherché mon amour,
Mais ne l'ai point trouvé !
Aux gardes rencontrés,
Faisant la ronde autour
De la ville, j'ai dit :
« Gardes, cherchez, fouillez !
Est-il donc par ici ?
Par là est-il passé ?
Où est mon bien-aimé,
Dont mon cœur est épris ? »

Je les ai dépassés...
Et il était ici.
Je l'ai trouvé celui
Qui, assis près du puits,
Fait vibrer mes entrailles.
Et, pour qu'il ne s'en aille,
De mes bras l'ai saisi,
Ne le lâcherai point,
Qu'il n'entre en mon logis,
Nous n'en sommes pas loin.
La maison de ma mère,
Et la chambre où jadis
Au monde elle me mit,
Nous est hospitalière.

LE BIEN-AIME

Oyez, je vous en conjure,
Filles de Jérusalem,
Mon amour toujours très pur
Dans son sommeil encor' m'aime.
Surtout, ne l'éveillez pas !
Laissez dormir cette enfant,
Son repos ne troublez pas,
De par les biches des champs.
Par les gracieuses gazelles,
Laissez-la dormir.
Ce n'est pas encor' l'appel
De son bon plaisir.

SOMMAIRE

Troisième poème

LE POÈTE

Si l'on plisse les yeux,
On voit dans le lointain
Un mirage curieux.
Qu'est-ce donc que ce point
Soulevant la fumée
De ces lieux désertiques ?
Je le vois s'approcher,
Plein de senteurs mystiques.
S'élevant en encens,
Sa fragrance est de myrrhe,
Son parfum de safran,
Vapeur que l'on respire.
C'est le roi Salomon,
Couché dans sa litière,
Escorté d'étalons
Chevauchés par des fiers.
Ces soixante vaillants
Du peuple d'Israël,
Rompus au maniement
De l'épée, étincelle
Que portent ces héros,
Fixée à leur côté,
Glaive pour dissiper
De la nuit les sursauts.
Vétérans des combats
Aux gestes un peu brusques,
Leur belle odeur de musc

Enflammant l'odorat
Veille sur notre roi,
Dont le fier palanquin
L'abritant est en bois
Du Liban le plus fin.
Les colonnes d'argent
Et le baldaquin d'or,
Portés par l'éléphant,
Bercent le roi qui dort.
De pourpre en est le siège,
Et le fond en ébène
Dans ses lamelles piège
Le cèdre terre de Sienne.
Accourez, contemplons,
Ô filles de Sion,
Le grand roi Salomon,
Pour son aimée si prompt.
Il porte le diadème
Dont sa mère l'a ceint,
Lui offrant cet emblème
De la femme qu'il aime,
Au matin de ses noces,
De la joie de son cœur,
Ce jour où les époux
Scelleront leur bonheur.

LE BIEN-AIME

Comme te voici belle,
Ma douce bien-aimée,
Que je contemple celle
Qui mon cœur va combler !

Tes yeux sont deux colombes,
Sous le voile brillant.
Tes fils de soie abondent.
Sur les monts gambadant,
Ondulent tes cheveux,
Tel un troupeau soyeux
De chèvres, sur les pentes
De Galaad. Ils sentent
La rose et le jasmin.
Que tes dents sont jolies :
La laine des brebis
Qui remontent du bain.
Chacune a sa jumelle,
Nulle n'en est privée.
Tes paroles sont belles,
Aux lèvres effilées.
Tes joues font la parade,
Sous le pudique voile,
Des moitiés de grenade
Que le vent me dévoile.
Ton cou, tour de David,
Élevé par paliers,
Orné de boucliers,
Pour mon regard avide.
Et voici tes deux seins,
Jeunes faons frémissants,
Cachés en leur écrin
De soie, de satin blanc.
Ils semblent des gazelles,
Paissant parmi les lis,
Et leur courbe si belle

En est un doux prémice.
Avant que la brise du jour
Dissipe de la nuit les ombres,
M'enivrerais de mon amour,
Pour que dans l'ivresse je sombre.
À la montagne de la myrrhe,
À la colline de l'encens,
J'irai, car déjà je respire
Ces mille parfums que je sens.
Tu es toute belle,
Ô ma bien-aimée,
Ô ma tourterelle,
Mon immaculée !
Viens du Liban,
Ô fiancée,
Viens du Liban,
Fais ton entrée !
Abaisse tes regards
Du mont des léopards,
Des cimes de l'Hermon
Qui abrite les lions,
De l'Hamana et du Sanir
Laisse tes beaux yeux revenir.
Sous tes regards brûlants,
Je défaille, tremblant.
Le moindre des anneaux
De tes colliers si beaux,
Ma sœur, ô fiancée,
Et le moindre reflet
De tes yeux veloutés
M'enflamme, et je chavire.

Je sens encor' la myrrhe,
Tes parfums je respire,
Effluves dont l'arôme
Est le plus doux des baumes.
M'enivre ton amour,
Ce capiteux cépage.
Tes charmes, tes atours,
Ta beauté sans nuages,
Sont autant de détours :
Me perdre en ton sillage
Est la joie de ce jour.
Tes lèvres de velours,
Ont goût de miel sauvage.
Je sens le lait sucré
Sous ta langue nacrée.
Ta robe satinée
Embaume l'oliban
Et le cèdre, parfums
Apportés du Liban.
Ô fiancée, je viens.
Il est encor' trop tôt.
Elle est un jardin clos,
Ma sœur, ô fiancée,
Un jardinet fermé,
Une source scellée.
Tes jets font un verger
De pulpeux grenadiers,
Les fruits en sont exquis,
Le nard et le safran,
Le roseau odorant,
Le tendre patchouli,

Les arbres à encens,
Cinnamome, laurier,
La myrrhe et l'oranger,
L'aloès, l'olivier,
Lilas et cannelier,
Tant d'arômes si fins,
Issus de beaux jardins,
Source d'eau jaillissant,
Ruisselant du Liban.

LA BIEN-AIMÉE

Lève-toi, aquilon,
Autan, viens, accours donc !
Soufflez sur mon jardin,
Embrasez ses parfums !
Et que mon bien-aimé,
Quittant sa ziggourat,
Sente les aromates
Célébrant son entrée.
Que mon jardin embaume,
Libérant ses arômes,
Que l'on entende l'eau,
Le feuillage qui bruit.
Pénétrant mon enclos,
Qu'il en cueille les fruits.

LE BIEN-AIMÉ

J'entre dans mon jardin,
Et m'enivre de vin.
Je récolte la myrrhe,
De baume vais m'enduire.

Et le rayon de miel,
Si doux à mon palais,
Je déguste, ma belle,
Je bois mon petit lait.
Mangez, riez, buvez,
Enivrez-vous, amis,
Vous tous, mes bien-aimés,
Célébrez cette vie !

SOMMAIRE

Quatrième poème

LA BIEN-AIMEE

Je dors, mais mon cœur veille.

J'entends mon bien-aimé

Qui trouble mon sommeil.

Mon amour a frappé

Aux portes de mon cœur.

« Ouvre-moi, ô ma sœur,

Ma parfaite colombe !

Sous la rosée qui tombe

En gouttes sur mon front,

Mes boucles se défont.

Ouvre-moi, mon amie,

Que j'échappe à la nuit ! »

– « Est-ce toi, mon unique ?

J'ai ôté ma tunique,

Comment la remettrais-je ?

J'ai nettoyé mes pieds,

Comment les salirais-je ?

Voici mon bien-aimé.

Il a passé la main

– Comme on ouvre un écrin –

Au travers de la fente.

Un frisson m'a saisie,

Mes entrail's ont frémi,

C'est mon être qui chante.

Et je me suis levée,

Et j'ai couru à l'huis

Pour ouvrir à celui

Qui est mon bien-aimé.
La main sur la poignée,
De mes doigts a perlé
La myrrhe toute vierge,
Qui soudain les asperge.
Le verrou a cédé,
Et je lui ai ouvert.
Mais j'ai tourné le dos
À mon amour très cher
Pour poser son manteau.
Il en a profité,
Est parti dans la nuit.
Oui, mon amour a fui,
Et mon âme a pleuré,
Pleuré à en mourir,
En le voyant s'enfuir !
Partout, je l'ai cherché,
Mais ne l'ai point trouvé !
Et je l'ai appelé,
Il n'a pas répondu !
Mais les gardes m'ont vue,
Ceux qui faisaient la ronde
Nocturne dans la ville,
Et leur geste fut vil,
Et leur action immonde.
Voilà qu'ils m'ont frappée,
Voilà qu'ils m'ont blessée,
Et ils m'ont dévêtue,
M'ont ôté mon manteau,
Ceux qui gardent les rues,
Qui surveillent d'en haut,

Qui hantent les remparts,
Et de moi font leur part.
Oyez, je vous en conjure,
Filles de Jérusalem,
En croisant celui que j'aime
D'un amour pourtant si pur,
Quel sera votre discours ?
Je suis malade d'amour :
Cela, vous le lui direz,
Si vous croisez mon aimé.

LE CHŒUR

Ô, reine de beauté,
Qu'a donc ton bien-aimé
Parmi les autres hommes,
Pour que, tous, tu nous sommes
De te le retrouver,
Malgré la nuit tombée ?

LA BIEN-AIMÉE

Mon amour m'émerveille.
Il est tendre et vermeil.
Au milieu de dix mille
Hommes de notre ville,
Je le distinguerais,
Et le reconnaîtrais,
Car mon amour s'y prête.
En or pur est sa tête.
Ses boucles, des rameaux,
Qui libèrent leurs flots
Noirs comme le corbeau.

Deux colombes, ses yeux,
Posées au bord de l'onde,
Aux ardents reflets bleus,
Où le vert vagabonde,
Au rebord d'une vasque,
Dans le lait se baignant,
Jouissant de leurs frasques,
Dans le vent répandant
Les parfums les plus frais
Des massifs embaumés,
Des parterres plantés
D'odorants aromates.
Ses lèvres sont des lys,
Brillant sur le teint mat
De son visage lisse,
Et distillent la myrrhe
Non encore traitée.
Ses mains qui vont s'offrir
Sont des globes dorés
À l'or pur, et garnis
De pierres de Tarsis,
Son ventre est tout serti,
Sur l'ivoire du lys,
De saphirs, de rubis.
Ses jambes, des colonnes
D'albâtre, et leur assise
Est en or qui rayonne.
Oh, son parfum me grise,
Il est beau et puissant,
Un cèdre du Liban,
Un arbre sans rival.

Sa force est sans égale,
Mais ses paroles douces,
Suave poésie,
Sont comme un bain de mousse.
Ses discours m'on ravie.
Tout en lui n'est que charme.
Cet homme adroit aux armes
Sait pour sa pour sa bien-aimée
Se changer en rosée.
Tel est mon bien-aimé,
Oui, tel est mon époux,
Filles de la cité
Nommée Jérusalem.
Voici mon amour fou,
Voici celui que j'aime.

LE CHŒUR

Où est parti ton homme,
Ô plus belle des femmes ?
Cédant devant ta flamme,
Nous nous présentons comme
Ceux qui le chercheront
Et nous te l'offrirons.
Nous accourons t'aider.
Où donc s'est-il tourné ?

LA BIEN-AIMÉE

Voici mon souverain,
Il est en son jardin,
Flânant dans les allées,
Attentionné berger,

Parmi les floraisons,
Son troupeau a mené
Paître l'herbe embaumée.
Mon amant est à moi,
Et moi je suis à lui.
Il a raison de moi,
En lui je me blottis.
En lui je mets ma foi,
Et lui offre mon fruit.

SOMMAIRE

Cinquième poème

LE BIEN-AIME

Belle comme Tirça,
Mon amie que voilà !
Comme tu es charmante,
Plus que Jérusalem,
Par les regards ardente,
Ô toi, femme que j'aime.
Comme des bataillons,
Si redoutables sont
Tes charmes qui m'assaillent,
Et tes yeux qui m'entaillent.
Tes cheveux dénoués,
Ondulant sur les pentes
Du Galaad, aimée,
Sont un cheptel doré
De chèvres sur les sentes.
Un troupeau de brebis
Sont tes petites dents,
Remontant en bêlant
Du bain, toutes fraîchies.
Ces délicates perles
Nacrées, teintées d'ivoire,
Qui font mine de boire
L'eau qui aux lèvres perle,
En gouttes étincelle,
Ont toutes leur jumelle,
Nulle n'en est privée.
Tes joues sont des moitiés

De grenade, brillant
Sous le voile transparent.
Parmi soixante reines,
Quatre-vingts concubines,
Et tant de vierges fines
Que l'on compte avec peine,
Seul ton regard moiré
À mes yeux enflammés
Trouve grâce, ô aimée !
Ta beauté les surplombe,
Ma parfaite colombe !
Elle est l'unique fille
Que sa mère enfanta.
Elle est celle qui brille
Pour elle d'un éclat
Singulier, et ses frères,
Que leur mère vénère
En son écrin la veillent,
La petite merveille.
Les belles jeunes femmes
L'ont vue et glorifiée,
Lui ont voué leur âme.
Reines et concubines,
À la beauté féline,
En chœur ont glorifié
Sa vraie beauté divine :
« Qui donc est celle-ci,
Qui par l'aurore surgit,
Belle comme la lune,
Scintillant sur la dune,
Toute resplendissante

Comme un soleil qui chante,
Redoutable bien plus
Que les fiers escadrons,
Rayonnant de vertu
Qui fait fuir l'aiguillon ? »
Au jardin des noyers,
En bas dans la vallée,
Je suis descendu voir
Si le beau raisin noir
Bourgeonne dans le soir
Et si les tendres pousses
Percent parmi la mousse.
Les exquis grenadiers
De fleurs sont-ils parés ?
La réponse n'est point,
Car mon brûlant désir,
Mon amour qui transpire
M'a emporté bien loin,
Sur les chars m'a jeté,
Les chars d'Amminadîb,
Qui m'ont lors emporté,
De Scylla en Charybe.

LE CHŒUR

Reviens, mais reviens donc,
Reviens, ô Sulamite,
Que nous te regardions
Danser selon le rite.
Pourquoi contemplez-vous
La belle Sulamite
Dansant parmi les fleurs

Comme en un double chœur ?
Elle n'est pas à vous.

LE BIEN-AIME

Oh, que tes petits pieds
Dansant dans les sandales,
Ô lignage princier,
Sont beaux lorsqu'ils s'emballent !
La courbe de tes flancs
Qui danse en ondulant
Me paraît un collier
Du plus grand joaillier.
Et ton ventre cuivré
Est un monceau de blé
Palpitant dont la cime,
Toute parée de lys,
Offre des millésimes
En son brillant calice.
Et tes seins sont des faons,
Des biches, des gazelles.
Et ton léger cou frêle
Est une tour, pourtant,
D'ivoire le plus pur.
Tes yeux sont de l'azur
Des piscines d'Heshbôn,
Aux eaux que l'on nous prône,
Aux reflets en cohorte
Scintillant à la porte
De Bat-Rabbin. Ton nez
Sentinelle tournée
Vers Damas fièrement

Comme tour du Liban.
Enfin, ton chef se dresse,
Semblable au Mont Carmel,
De la foule des tresses
Qui sur ton corps ruissellent,
Qui un roi émerveillent.
Tes nattes sont de pourpre
Aux reflets de vermeil,
Ondulant librement
En boucles, follement.
Combien tu es charmante !
Que tu es ravissante !
Tu es ensorcelante,
Mon amour, mes délices,
Ma belle, mon doux lys !
Et que, dans ton élan,
Tu sembles un palmier
Vers le ciel s'élançant,
Ployant en retombées,
Ses branches se galbant,
Ses grappes irisées
Que je m'en vais cueillir,
Car tes seins du palmier
Sont le fruit de désir,
En régimes nacrés.
Des effluves de vin
Délivrent tes deux seins
Et le parfum de pomme
Que ta bouche distille,
Qui affole les hommes
S'exhale entre tes lèvres

En une douce fièvre,
Se mêlant aux discours
Que tu m'offres, chérie,
À ces mots de velours
Qui m'ont âme ont ravie.

LA BIEN-AIMEE

Que ce vin capiteux
Soit pour toi, mon amour,
Ce nectar savoureux
Qui endort troubadours,
Convives et trouvères.
Entre leurs maxillaires,
Coule encore le cépage
Dont je te fais hommage.
Je suis à mon aimé
Et son fiévreux désir
Est pour moi réservé,
Ô puissant élixir.
Accours, ô mon amour,
Et vers les champs filons !
La nuit nous passerons
Jusqu'au lever du jour.
Allons dans les villages
Dans le soir endormis,
Gardant dans leur sillage
Des recoins inédits.
Et lorsque le matin
Se fera moins lointain
Nous irons aux vignobles,
Ma bien-aimée si noble.

Et tous deux nous verrons
Dans le frais matin gris
La vigne et ses bourgeons,
Et ses pampres fleuris,
Et si les grenadiers
De rouges floraisons
Sont déjà tout parés.
Alors je te ferai
Le don de mes amours
En ce moment parfait
Du naissant petit jour.
Car en ouvrant nos portes,
Là, à deux pas d'ici,
Les effluves si fortes
Des fruits les plus exquis,
Parmi les mandragores
Œuvrent à nos transports.
Je les ai réservés,
Ces doux fruits pommelés,
Les anciens, les nouveaux,
Je t'offre les plus beaux.
Que ne m'es-tu un frère,
Nourri au même sein !
Nés d'une même mère,
Nous rencontrant dehors,
Je pourrais t'embrasser
Sans crainte des retors,
Des regards déplacés.
Lors, je te conduirais,
Et je t'introduirais
En ma maison natale.

Là, tu m'enseignerais.
Et mon secret régal,
Ma liqueur de grenades,
Je te la ferais boire,
Ta belle sérénade
S'élevant dans le soir.
Son bras gauche soutient
Mon visage enflammé,
Et sa droite m'étreint
En un puissant baiser.

LE BIEN-AIME

Non, je vous en conjure,
Surtout ne troublez pas
Mon bel amour très pur !
Non, ne l'éveillez pas,
Chœur de Jérusalem.
Filles de la cité,
Laissez celle que j'aime
Encor' se reposer.
Mon amour doit dormir
Jusqu'à son bon plaisir.

SOMMAIRE

Épilogue

Qui donc est celle-ci
Qui monte du désert,
Au bras de son mari,
Lui qui en est si fier ?
Elle s'appuie sur lui,
Et son doux regard luit.
Sous l'opulent pommier,
J'ai su te réveiller,
Là même où ta maman
S'ouvrit à son amant,
Là où tu fus conçue
Par celle-là qui fut
La source de ta vie,
Qui au monde te mit.

LA BIEN-AIMEE

Comme un sceau, pose-moi
Sur ton cœur, un cachet
Sur ton bras, ô mon roi,
Une marque cachée.

Oui, car l'amour est fort,
Bien autant que la mort.
La passion, invincible
Autant que le Shéol.
Ceux qui en sont la cible,
En une course folle,
Fuyant les traits de feu,

Se terrant en tous lieux,
N'y peuvent échapper.
Les flèches enflammées
Au tison de Yahvé
Percent les cœurs aimés.

Car éteindre l'amour
Nul n'y peut parvenir.
Les grandes eaux, toujours,
Où tous les vents se mirent,
Déversent leur écume
Sur le feu qui s'allume.
Les fleuves déferlant
Ne peuvent submerger
Ce brasier ardent.

Et qui veut acheter
L'amour à coups de piastres,
Celui qui veut offrir
Sa maison, quel désastre !
Ne récolte que l'ire
Et un profond mépris
Pour son cœur endurci.

APPENDICES

Petite est notre sœur,
Ses seins inachevés.
Et quand s'ouvre son cœur,
La laissons-nous aller ?

– Si elle est un rempart,

Nous la couronnerons
D'argent dont on se pare,
Et la glorifierons.

Si elle est une porte,
Nous lui appliquerons
Comme une place forte
De puissants ais de cèdre
Afin de ne la perdre.

– Je suis une muraille.
Voyez comme mes seins
Des tours forment soudain
Contre ceux qui l'assaillent.

Ainsi ai-je les yeux
De mes frère's apaisé.
En paix ils m'ont laissée
Jusqu'au jour très précieux.
Le grand roi Salomôn
Possédait une vigne,
Là-bas, à Baal-Hamôn,
Et à des hommes dignes
Il en confia la garde
Aussitôt, sans qu'on tarde.
Mille sicles d'argent
Chaque veilleur ardent,
Pour le prix de son fruit,
Lui devait l'usufruit.
Voici ma vigne à moi
Je l'ai devant mes yeux.

Voici pour toi, grand roi,
Le prix du fruit glorieux,
Voici les mille sicles.
Et pour tous les gardiens
Voici les deux cents sicles
Comme prix de revient
Pour la garde du fruit
Auquel on n'a point nuit.
Fais entendre ta voix,
Habitant des jardins !
Mes amis que tu vois
À ton doux chant divin,
Au timbre sans pareil
Soudain prêtent l'oreille.
Va, cours, mon bien-aimé,
Fuis comme une gazelle,
Comme un faon nouveau-né,
Trouve refuge au loin
Dans les creux des sommets
Distillant leurs parfums,
Leurs rêves embaumés.

SOMMAIRE